



GO FAST

GO FAST de Olivier Van Hoofstadt, se revendique inspiré de faits réels. Outre la participation scénaristique d'un commissaire divisionnaire spécialisé sur la question, ce film a bénéficié d'un support important (qui lui a valu des critiques...critiques !) de la police nationale, notamment au plan technique. Il semblait donc intéressant de mener une analyse de cette œuvre en fonction de cet éclairage particulier.

Le phénomène des go fast est connu depuis les années 80, apparu d'abord aux frontières US. Au Nord, pour le trafic de cigarettes avec le Canada, et dans les Caraïbes, pour permettre l'importation de stupéfiants. En Europe, par suite de l'écroulement du bloc soviétique, de l'émergence d'une Europe aux frontières élargies et (relativement) ouvertes et des guerres balkaniques, la technique s'est développée autour du bassin méditerranéen. L'appellation s'applique désormais aux embarcations à moteur (également appelé « cigarette » ou « dance ») employées pour le trafic



d'êtres humains, d'arme et de stupéfiants, mais également aux véhicules automobiles qui transportent les denrées illicites des points de livraison aux sites de revente. Les réseaux de poids lourds employés par les services des anciens satellites du Pacte se perpétuent ainsi dans les flottes de camions chargés de personnes ou produits transportés de manière illicite par les différentes mafias. Les aéronefs et mêmes les sous marins sont aussi utilisées, mais de manière plus anecdotique, surtout en Europe. Leur importance a crû proportion-

nellement à la mise en place de réseaux transnationaux qui appliquent une véritable division du travail, se développent et se gèrent comme des firmes multinationales (quand elles n'en sont pas des ramifications clandestines). Les automobiles de grosse cylindrée, comme dans le film, sont des vecteurs courants (mais une Porsche ne serait pas le meilleur choix pour éviter des arrêts carburants trop fréquents...)

Le sujet présente donc de nombreux intérêts pour le cinéma, ouvrant des perspectives de traitement spectaculaire. L'œuvre de se veut donc à la fois un film d'action et une vision réaliste, ancrée dans une réalité documentée et développant un aspect du travail de police judiciaire riche en ressorts scénaristiques. Ce thème de l'infiltré est connu des thrillers d'espionnage et le personnage du policier « undercover » est également bien connu des productions US. En France, le cadre juridique ne favorise pas ce type d'action clandestine, comme peuvent en témoigner aussi bien certains commissaires de police que M.





Fievet, aviseur des Douanes incarcéré par suite de son activité, et dont deux ouvrages démontrent les difficultés et limites de cette méthode d'infiltration totale en France. Malgré les possibilités notablement élargies offertes par les lois Perben, les policiers sont encore bien souvent obligés d'agir sur le fil du rasoir, dans notre pays. Cet écueil est assez habilement contourné en associant le héros à une opération internationale gérée par l'agence US anti-drogue (DEA), laquelle recourt effectivement largement aux techniques undercover.

La première scène d'action illustre un casse bélier ; on remarque que la voiture est bien utilisée en marche arrière (pour ne pas endommager le moteur et limiter les manœuvres de départ) et que les coups de feu sonnent authentiquement. Souvent les metteurs en scène emploient un traitement du son pour amplifier les détonations et créer un effet, alors que

dans une rue ouverte une arme de poing conventionnelle ne produit effectivement pas un bruit si considérable. Les techniques de « filoché », marquage et interception sont évoquées sans qu'il soit nécessaire d'être plus explicite à ce propos.

L'ouverture de porte consécutive au casse, met en oeuvre la BRI avec son matériel et ses techniques spécifiques. On remarque l'emploi de la fibre optique pour l'observation, d'un système écarteur à vérins hydraulique genre Door raider pour ouvrir la porte. Cet équipement, développé avec l'aide du RAID à

partir des appareils de sauvetage des pompiers est d'une remarquable efficacité, y compris contre les portes blindées, de plus en plus nombreuses à défier les béliers. On discerne les velcros « police » typiques de la Préfecture de police de Paris avec son lettrage blanc (la dotation générale a un fond rétro réfléchissant clair avec mention « police » en noir) de règle à la BRI-PP. Le groupe aligne un porteur bouclier équipé lourd (gilet et casque pare-balles d'intervention à visière blindée) alors que les autres éléments, plus légers, sont munis de cagoules et goggles, indispensables pour éviter éclats, poussières en suspension, fumée, gaz lacry ou



impacts de tous types (par exemple éjection de douille ou projection de gaz vaporisé au tir) sur les yeux lors des interventions en force. A noter que la prise en compte croissante de la protection oculaire dans les armées (16% des pertes de la coalition en Irak sont dues à des blessures de ce type) a trouvé un écho dans la police depuis les émeutes de Villiers le Bel, avec l'adoption de lunettes balistiques à porter sous les visières des casques MO. On distingue un MP5 HK qui coexiste toujours avec HK G36 et Benelli M4 au sein de l'unité. La technique est classique, chenille d'assaut, entrée dynamique puis contrôle de zone

en essaim et intervention des investigateurs en civil après mise à terre et menottage des suspects encore présents.

La première vraie scène de combat me paraît (malheureusement) plutôt réaliste, elle aussi. Trois policiers infiltrés comme personnel d'entretien dans un appartement permettant la surveillance vont quitter les lieux lorsqu'ils sont surpris par deux criminels qui les ont repérés. L'exigence de discrétion rend toujours particulièrement délicates les séquences d'insertion et d'exfiltration, pour les policiers investigateurs, comme les opérateurs militaires des forces spéciales.

L'impératif de furtivité est en effet antagoniste avec un seuil maximal de protection et d'intervention (équipes réduites, potentiel d'armement limité...).

Dans un cadre militaire on tente de contre-balancer ces limitations inévitables par le recours à

une puissance de feu démultipliée (armes automatiques, lance-grenades...) et par un complément extérieur (QRF, colonnes d'exfil, armes collectives, voire appui aérien). Cela n'est évidemment pas envisageable dans le contexte policier, sauf à prévoir une force d'intervention fournie par le RAID, un GIPN ou une BRI. Les textes prévoient également que les unités spécialisées de la sécurité publique peuvent être déployées pour ces missions d'assistance qui requièrent un effectif important, un équipement particulier et des compétences spécifiques. La détection de l'équipe dans le film est crédible ; bien



que l'installation suive la procédure, notamment en respectant les angles morts pour éviter de se silhouetter par les fenêtres et, évidemment, en n'employant aucune lumière dans la pièce, les intervenants parlent entre eux à voix haute et fument... Sans insister sur les techniques de renseignement humain ou électronique que les services de police sont amenés à employer dans ce type d'action, l'atmosphère générale est bien rendue, ainsi que les très authentiques difficultés à infiltrer les zones grises que sont devenues certaines villes française, véritables aires d'insécurité pour la police (ici, la véritable cité de la Forestière).

On remarque le quadrillage par des choufs, souvent mineurs, l'emploi des techniques modernes de communication, la maîtrise du terrain (y

compris par la destruction de l'éclairage public) et le contrôle de zone instauré sur la population par des équipes armées de fusils à pompe. On peut également comprendre que les suspects ont interceptés des communications entre policiers. L'emploi de scanners est fréquent depuis longtemps ; la technologie numérique des postes ACROPOL est censée crypter et protéger des écoutes mais les enquêteurs au sein de dispositifs particuliers utilisent encore souvent des postes analogiques et leurs téléphones mobiles. En outre, le niveau de compétence des criminels de haut vol peut être extrêmement élevé, impliquant des spécialistes des télécommunications, hackers autodidactes, ingénieurs dévoyés ou ex opérateurs en rupture de banc d'unités spéciales civiles et militaires de différents Etats. Les pays de

l'Est fournissent leur lot de spécialistes, issus parfois des polices des anciens régimes et les interactions entre criminalité et terrorisme permettent également des transferts de compétence entre différents groupes échangeant leurs savoir faire respectifs, lesquels sont avérés en matière de bombes, tactiques et intelligence électronique notamment. Eviter la sonnerie intempestive d'un portable fait partie du BA BA, mais, en coupant les leurs l'équipe de surveillance rompt également toute liaison et par là même toute possibilité d'intervention de renforts, l'emploi d'une simple oreillette de kit piéton aurait été préférable.

L'emploi d'un chariot pourrait permettre l'export d'armements lourds mais cela serait contraire à la philosophie de la surveillance et les trois policiers ne sont donc logiquement porteurs que de leur arme de service, le pistolet 9mm SIG SAUER SP 2022. La sortie est précédée d'un contrôle par le judas mais le groupe est frappé par surprise, dans un couloir dont les assaillants exploitent classiquement la configuration en « L ». Une exfiltration postule généralement l'envoi d'un élément précurseur pour détecter de telles menaces, mais dans le contexte, la volonté de faire vite explique que l'équipe soit restée groupée. Ainsi attaqués sans préavis, deux policiers sont neutralisés d'emblée par un feu croisé. La surprise, mélange d'initiative et de brutalité est un prérequis de toute embuscade. La tactique (précurseur, communication interne au dispositif, etc) et la technique (véhicules blindés, détection électronique, surveillance aérienne...) peuvent réduire ce risque.

Mais en l'espèce, les policiers ne portent même pas leurs gilets pare-balles. Cela ne les aurait pas rendus invulnérables mais aurait probablement limité l'efficacité du premier





contact et permis une riposte. C'est la finalité des protections individuelles, qui offrent une seconde chance, une compensation d'un handicap tactique incontournable (et non une protection totale et permanente). Il est cependant très réel que les « civils » choisissent souvent de ne pas porter leur gilet (les personnels en tenue sont théoriquement obligés de le faire d'après le règlement général d'emploi de la police nationale), pour des considérations de dissimulation et d'intégration au milieu ambiant.

Que deux agresseurs abattent deux sur trois des policiers est donc très possible dans ce cadre. La réaction du survivant est d'abord assez pertinente, il emploie le chariot du ménage comme obstacle entre lui et les assaillants et pour refermer la porte, puis riposte au jugé pour casser l'impulsion de ses ennemis. Ceux-ci tirent également au jugé, « à la libanaise » sans s'exposer, pour saturer leur adversaire. En revanche, le recul dans un couloir est une évidente erreur tactique : Pénétrer dans une pièce tenue par un opposant armé est en effet une tâche très difficile. Les groupes d'intervention recourent à la protection balistique (gilets, casques, boucliers...) à la supériorité de feu de l'élément d'assaut (PM, fusils d'assaut fusil de calibre 12...) à des appuis (snipers, chiens d'attaque,



grenades de distraction, gaz...) et à la supériorité numérique, pour réduire de telles oppositions ; et encore cela ne se fait pas toujours sans encourir de pertes. Deux adversaires armés de pistolets et sans protection, attaquant un défenseur armé et non surpris ne sont pas en situation de supériorité. Ils doivent franchir un seuil, qui les expose en les tunnellant face au feu venant de l'intérieur, puis contrôler l'espace, avec un éclairage de face et des obstacles non reconnus (chariot, corps, matériel au sol, meubles...).

En se positionnant dans un angle, à une hauteur inhabituelle et sous couvert (relatif) de l'obscurité, le policier serait donc quasi certain d'éliminer un attaquant sur deux lors du franchissement et de se retrouver à égalité face au survivant.

La majorité des gens étant droitiers, il aurait été préférable de se placer sur la gauche en entrant, ce qui créerait un léger handicap biomécanique à un intrus. La tendance naturelle est de focaliser à hauteur d'homme et de faire bouger la tête pour observer, sans coordination avec l'arme. Un entraînement est nécessaire pour simuler les mouvements de son arme sur ceux de ses yeux (concept du troisième œil) et pour balayer une zone verticalement et non horizontalement (la vision périphérique permettant l'acquisition des cibles excentrées) lors des pénétrations. Un long apprentissage est aussi requis pour mener efficacement une progression avec appui mutuel et division des zones de responsabilité. Pour toutes ces raisons, l'intrusion avait toutes les chances de mal se passer pour les agresseurs.

La difficulté dans cette situation serait plutôt de devoir sortir, ce qui inverserait les données tactiques en faveur des assaillants. Mais il est probable ici que des renforts finiraient par arriver par suite du silence radio, ce qui rendrait inutile toute sortie. Reculer dans le couloir est donc gravement fautif, en se privant des avantages inhérents à la position défensive, en augmentant sa vulnérabilité (position debout offrant de la surface, localisation au milieu de murs permettant un pointage automatique sur soi, canalisa-





tion axiale sans possibilité d'esquive latérale) et en réduisant l'efficacité des tirs de riposte (malgré la position de tir isocèle désormais enseignée, qui améliore le contrôle « en tourelle de char » et facilite la mobilité en permettant une marche naturelle et non des pas chassés latéraux).

Un principe fondamental est d'évacuer la ligne des « douze heures/six heures » en se décalant par rapport à l'axe d'attaque. Reculer de manière linéaire est donc malavisé et présente en plus le risque d'une chute car on ne peut contrôler visuellement le sol derrière soi ; il est normalement prescrit d'effectuer des pas glissés pour bénéficier d'un contrôle tactile, mais cela est plus lent, peu naturel et implique de conserver la dangereuse trajectoire droite. Il est très difficile de toucher une cible qui se déplace latéralement, même à

distance très rapprochée ; en revanche une cible qui se meut dans l'axe n'est guère plus dure à atteindre que si elle est fixe.

Un deuxième principe de base est de se mettre à couvert ; c'était l'idée du policier en reculant vers le fond de l'appartement mais il a été trop lent pour gagner le couloir dont un angle aurait pu lui permettre de résister moins exposé. Faute de réel couvert, la dissimulation et l'interposition d'obstacles de toutes natures sont deux actions pertinentes ; c'est ce que tente de réaliser le survivant en refermant la porte et en repoussant le chariot ; mais il échoue à exploiter la pénombre et le positionnement.

L'ensemble de la scène est cependant réaliste, tant dans ses circonstances (distances, lumière, positions) que dans son issue tragique.

Ce, d'autant que les trafiquants sont ici du type « voyou », notoirement violent, les trafiquants de haut vol étant généralement plus circonspects avant de tuer des membres des forces de l'ordre, au moins en Europe occidentale (cela n'est pas vrai du tout en Amérique latine et centrale par exemple).

L'intervention qui suit la fusillade respecte également les règles, emploi des gilets pare-balles réglés

dont bénéficient uniquement les unités de police qui figurent dans un arrêté spécifique.

A mon (humble) avis, les passages suivants sont assez conformes aux figures imposées du film policier, puis du film de guerre. C'est ce volet qu'une certaine presse a critiqué, le journal Le Monde titrant même « la police nationale veut redorer son blason ». Il est pourtant assez courant, notamment Outre Atlantique, d'associer les professionnels aux acteurs qui vont les incarner. Je trouve personnellement le principe extrêmement louable. De même que certains suivent un

entraînement militaire, voire font un séjour en Afghanistan pour préparer leur jeu, metteur en scène et acteurs ont été initiés par des membres de la police, puis carrément emmenés au Maroc, sur les lieux réels de la production.



mentaires avec leur logo du BAMT, des pistolets SIG SAUER SP 2022 (les unités d'intervention disposent du pistolet GLOCK 17, mais au sein de la PJ la BRI nationale mixe les deux PA) et des menottes oblongues de dotation. L'interpellation est correcte, un agent fige en braquant, un autre opère un menottage avec contrôle du cou, puis de la tête pour faire asseoir le suspect dans le véhicule, en arrière du passager pour éviter toute action sur le conducteur. La première rencontre entre le pseudo Malek et l'assassin de son ami met en évidence le port de la cagoule par certains policiers. Une note récente rappelle les principes qui régissent l'anonymat protégé

C'est plutôt le traitement que je ne trouve pas trop convaincant, avec quelques poncifs : Une chef de service (clin d'œil à Martine M ?) « dure à cuire », les états d'âme du héros et son opposition à la hiérarchie, les affres familiaux, et une évocation des réseaux internationaux de police HI-TECH qui rappelle les films et séries US depuis le 9-11. C'est aussi le cas de la phase « entraînement ». Il est dommage de ne pas rendre à César, en l'occurrence de Centre national de Tir de la police nationale, ce qui appartient à César, mais l'évocation du « centre d'entraînement du RAID » a dû paraître plus « vendeuse » au cinéaste que l'institution léguée par



R. Sasia, qui avait accueilli Yves Montand et son python .357, en son temps.

La volonté de réalisme a conduit à faire former par les moniteurs de la police l'acteur R. Zem. La période d'instruction a accéléré

représentation cependant davantage les canons du film de guerre ou d'espionnage (La recrue, GI Jane, Jarheads, SWAT, SEALs, Uncommon valor, Sniper, Shooter, etc...). D'aucun reconnaît un certain instructeur chauve, qui peut être effectivement très pénible (B.B a « coaché » trois mois la préparation physique et technique de l'acteur, et il faut reconnaître qu'il sait y faire), mais le résultat ne reflète pas vraiment la formation policière institutionnelle. Le film propose une vision un peu trop calquée sur les stéréotypes du genre à Hollywood. L'hydrophobie du héros est ainsi exploitée pour le pousser à ses limites, mais ce traitement, compréhensible dans une perspective de sélection (cf les tests d'unités de police impliquant effectivement des épreuves de claustrophobie, vertige et natation) l'est moins pour un candidat d'ores et déjà choisi et pour lequel le temps manque pour assurer une véritable



formation technique. La préparation au tir nous permet d'apprécier le démontage remontage du SP 2022, mais outre que cela ne présente qu'un intérêt limité (et détériore inutilement les armes) ce type de manipulation est peu utile pour un agent undercover, qui devra plutôt se familiariser avec une arme atypique.

Les services spécialisés fournissent en effet des armes d'un modèle autre que le pistolet de service trop aisément repérable. C'est d'autant plus vrai pour les armes de la police nationale désormais marquées « propriété de l'état », à l'origine pour faciliter la récupération des pièces placées sous scellés. Il faut donc considérer cet exercice comme un élément de stress supplémentaire à toutes les avanies infligées lors de cette préparation (on appréciera que Roschdy a pris le « pli Montlignon » lorsqu'il présente son arme, index aligné en dehors du

pontet, chargeur retiré et chambre vide en annonçant qu'elle est vide). On peut imaginer que cette pression psychologique a pour but de déterminer si l'infiltré a la capacité psychologique de supporter les conditions extrêmes de cet emploi,

mais l'impression est plutôt que l'auteur tente de coller aux règles désormais en vigueur pour les films d'action. Il en va de même des séquences directement sorties des programmes SERE, durant lesquelles interrogatoire (à la lampe tactique stroboscopique, dont les éclats perturbent le fonctionnement du cerveau), humiliation et exposition à des tirs réels se succèdent. Mais bon, rien de vraiment irréaliste non plus

Les techniques de contre-surveillance des malfrats sont bien rendues lors du recrutement. Cette facette du job et le contexte sociologique, technique et juridique, incluant les phases amont de la production de drogue à Ketama, portent la patte de conseillers issus du sérail. Cependant ce sujet s'écarte des thèmes inhérents à un magazine sur le tir et les armes.

Le débarquement sur les côtes espagnoles illustre la protection par des armes « sérieuses », un PM mini UZI, qui offre bonne dissimulation et volume de feu à courte distance, des M4 et AKM qui allongent la portée de la bulle de protection et garantissent de bonnes performances terminales. Cet armement s'impose plutôt pour l'auto protection du chargement (et du « cash » nécessaire aux transactions) contre





des bandes rivales, que contre la police. On notera par ailleurs que ces deux types de fusils d'assaut ont été utilisés conjointement lors d'une récente fusillade près de Lyon et que les UZI furent (sont ?) « clonées » localement par l'ETA, en plus d'avoir été produits sous licence en Belgique et copiées dans les Balkans. Ici, les armes sont employées comme ce qu'elles sont, des outils de travail occasionnels, et elles sont donc « lisses ». Le convoi est articulé en « ouvreuse » et « porteuse ».

On observe souvent aussi une « suiveuse » qui va protéger et déborder et favoriser les mouvements de la porteuse, exactement comme pour les convois VIP. Les convois sont bien organisés et coordonnés par téléphone portable à usage unique ; ils peuvent associer plus des trois véhicules de base, voire intégrer un éclairage par motocyclistes sur les points dangereux (barrages, péages, pompes à essence, travaux...). On voit même désormais, comme en Italie, des criminels qui n'hésitent pas à recourir à des véhicules blindés (parfois artisanalement, mais en face des Pouilles les guerres des Balkans ont créé de véritables spécialistes de ce type de « rétrofit ») pour s'opposer en force aux barrages ou aux poursuivants policiers. Il a même été nécessaire de développer des munitions de calibre 5,56x45 à balle perforante à destination des forces de l'ordre, pour leur conserver une capacité contre ces adversaires. L'emploi de

moyens militaires par les trafiquants n'est pas récent et même l'office de la chasse doit intégrer ce risque dans certaines régions frontalières. Bien souvent cependant, la discrétion est préférée.

Le « flingage » dans la station service respecte les patrons habituels des rencontres armées, basse luminosité, distance réduite, pluralité d'adversaires (il est inspiré d'un fait réel). Faute d'employer des couverts, en l'absence de surprise, anéantie par une bonne procédure interne des adversaires, l'issue rapide ne surprend guère. La liquidation de Said avec un superbe 1911 bicolore à queue de castor, « silencé » par un oreiller, est un classique mais correspond bien à la réalité (on peut aussi recourir à une bouteille d'eau, voire à une canette de coca garnie de paille de fer si on a le temps). Notons, en matière de « trucs du métier », que le film évite (à juste titre à mon avis) de s'appe-

santir sur les manières de se « débarrasser de cette merde », lire le corps à peine rigide...

Parenthèse : Regardez bien la revue que lit la « niña » sur la chaise longue, dans le jardin. Cela méritait bien un article dans le présent successeur de « Guns & Calibres »...

L'ultime séquence d'action met en scène une réelle problématique pour les forces de police : l'arrêt d'un véhicule à moteur se révèle en effet fort délicat dès lors que celui-ci a pris de la vitesse. Les barrages lourds avec des herse sont désormais d'emploi très limité au regard du cadre légal. Les systèmes de herse légères mobiles venus des USA (« Stop stick, Barracuda, Stinger »...) sont désormais en dotation au sein de la PJ et de la sécurité publique sous le nom de DIVA (« dispositif d'interception des véhicules automobiles ») avec des contraintes juridiques allégées. Ils sont déployés depuis des années aux USA avec un certain succès mais connaissent aussi des limitations d'emploi et ne sont aucunement la panacée.

La police nationale et la gendarmerie nationale suivent également les recherches en cours sur les dispositifs d'arrêt recourant à l'électronique (émetteur de micro-ondes capables de stopper sur certaines fréquences l'électronique embarquée et le moteur des berlines





modernes), voire sur des systèmes pyrotechniques. Aucun de ces développements récents ne garantit totalement une efficacité absolue. Les armes à feu sont donc également envisagées à cette fin d'arrêt. Le calibre .50 est une option anti-matériel roulant extrême, envisageable contre les super-lourds et engins de chantier dans un contexte de maintien de l'ordre dur, par exemple. Ce type de véhicule a déjà été utilisé par le grand banditisme et par le terrorisme, comme récemment en Israël, où des engins de travaux publics ont été utilisés contre des véhicules civils.

Cependant, le calibre 12 est plus communément utilisé en anti-véhicule, comme les cartouches à balles FIER PAR (projectile à action renforcée) dédiés à cette mission par la gendarmerie, grâce à un couple ensaboté masselotte/pénétrateur en acier de 17 grammes. Les munitions spécialisées militaires de destruction, prévues pour mettre hors de service le matériel qu'on ne peut éviter de laisser à l'ennemi, sont également de bons moyens de neutralisation d'un moteur. La traditionnelle Brenneke, quoique présentant des inconvénients et des limitations a aussi les faveurs de maints utilisateurs de la police nationale, face aux VL. En calibre 12, les chargements lacrymogènes type Ferret sont désormais interdits d'emploi sur des mobiles, ainsi, en principe, que les moyens intermédiaires comme Flash ball et lanceurs de calibre 40x46 mm.

Les tirs sur les pneumatiques sont désormais quasi inefficaces, compte tenu des progrès de l'industrie automobile en matière de sécurité anti-crevaisson, malgré les spécifications de certaines cartouches de service comme la MEN QD1 de la gendarmerie nationale. En matière d'arrêt d'un véhicule, le problème tient au fait que la destruction du moyen propulseur d'un mobile ne gomme pas instantanément son énergie



cinétique accumulée. Ainsi, même une carcasse enflammée après un coup au but de grenade ou de roquette peut continuer sur son erre, tant qu'un dispositif roulant demeure opérationnel, voire tant que le frottement sur le sol n'a pas neutralisé son glissement dans la direction initiale de marche. Bref, le meilleur moyen d'interpeller les passagers d'un véhicule est de l'attaquer à l'arrêt. Il existe différents moyens de faire procéder à cet arrêt, en fonction du contexte. Outre les ravitaillements en carburants obligatoires, comme lors de l'attaque dans la station service, les obstacles, naturels ou provoqués (péages, bouchons) sont autant de possibilités que l'on peut exploiter (l'action du film est d'ailleurs inspirée d'une opération réelle sur un péage qui a endeuillé la PJ il y a quelques années).

C'est le cas lors de l'opération du RAID. L'emploi d'un hélicoptère dans une opération à haut profil est possible, bien que le joli macaron à panthère noire (qui sous-entend une affectation à demeure d'une flotte de voilures tournantes dans ce service) soit pur optimisme cinématographique. La gendarmerie, responsable au plan national de la lutte contre la criminalité nomade, emploie effectivement ses hélicos pour pister les criminels sur les grands axes, et la police dispose désormais de moyens aériens pour

le routier ou le MO (on pense à Villiers le Bel en 2007) et, bien sûr, les interventions spécialisées. En l'espèce, l'opération suit les canons de l'embuscade : un élément d'arrêt (la frontière, les véhicules arrêtés en avant, l'étranglement aménagé avec des policiers déguisés en travailleurs routiers), un élément de supériorité (des snipers camouflés), un élément de couverture (plusieurs policiers camouflés ou déguisés et munis d'armes d'épaule), un élément d'assaut/intervention qui va se projeter sur les véhicules stoppés, un élément de recueil/fond de nasse en réserve, ici aéroporté et capable d'élargir l'aire contrôlée au-delà du point d'arrêt.

Si l'hélicoptère SA 342 GAZELLE a dû être loué pour l'occasion, les opérateurs du RAID en sont vraiment et ils portent par conséquent le matériel approprié. Leurs fusils d'assaut en 5,56x45 à canon court Heckler und Koch G36 CV équipés de viseur holographique EOTech 552 avec un tripleur de focale additionnel (qui permet un emploi avec grossissement à distance ou sans, en combat rapproché) s'avèrent la réponse appropriée au Fusil SIG 552 Commando dans le même calibre porté par un des truands. La rafale longue du criminel s'oppose aux salves contrôlées et sèches des G36 policiers, ce qui est réaliste. En revanche les tireurs du RAID se sil-



houettent largement sur les toits, ce qui est plus improbable. L'incapacité des snipers à acquérir avec leurs fusils à lunette PGM Ultima Ratio ou Blaser LRS2, tous deux en calibre 7,62x51, reflète bien, elle, la réalité, dans laquelle le plan initial ne résiste jamais au premier contact.

Détail visible, les G36 employés dans l'hélicoptère sont munis d'un récupérateur d'étui (indispensable dans ce cas de figure) et arrimés au tireur par sangle et mousqueton. Lors des tirs aériens, nombre d'opérateurs préfèrent au calibre 5,56 le 7,62, censé être moins sensible à la déviation ; c'est par exemple le cas des « heli snipers » de la Royal air force britannique, qui encadrent désormais systématiquement les opérations logistiques outre mer et sont formés à ce type d'appui feu spécifique. Il semble que ce soit une affaire d'angle avec le sol et de positionnement dans le vortex créé

par les pales plutôt que de masse, ce qui explique que l'on puisse même tirer les relativement lentes et légères fléchettes hypodermiques dans certaines conditions. Le GIGN et le COS emploient souvent le HK G3 et les HK 416 dans ce rôle, mais l'armée de l'air équipe aussi les membres des unités MASA (mesures de sûreté aérienne) de fusils à pompe en calibre 12, par exemple (ce dernier étant plutôt pertinent chargé à chevrotines ou plombs type ball trap, contre des cibles volantes, notamment contre les drones et ULM). Ce choix du G36 est en tous cas réellement celui du RAID.

En matière d'armes de poing, 1911 et Beretta 92 côtoient le SP 2022 volé au début du film (attitude peu courante chez les « vrais » truands, qui ne porteraient pas une arme « signée » et susceptible de les relier à un assassinat de policier, mais la

bravade ou l'inconscience existent largement dans le milieu) et un Glock employé à point nommé. On peut s'étonner que le héros, qui a toutes latitudes de récupérer un SP 2022 avec lequel il a effectué tout son entraînement préparatoire, s'illustre finalement avec un Beretta 92 sur lequel il pratique une rechargement. Il est également bien regrettable qu'on ne puisse que deviner des phases d'engagement durant lesquelles Slimane/Malek procède à un rechargement, exploite un couvert puis progresse.

Au final, un film qui détonne par rapport à la production habituelle, en ne montrant aucune des énormités techniques auxquelles nous sommes habitués, visiblement grâce au soutien professionnel dont l'auteur a bénéficié. Sur ce plan là on peut dire que ce « Go fast tient la route ». Mais si le film se singularise positivement par ce réalisme et s'avère supérieur par son traitement aux films français et US classiques, il n'offre pas la finesse technique des meilleures réalisations américaines en matière d'emploi des armes. Cela ne fait finalement que traduire la différence culturelle en la matière entre les USA et notre pays, qui a cessé depuis bien longtemps d'être « mère des arts, des armes et des lois », et peut donc finalement être considéré comme une autre preuve d'authenticité. Personnellement et ce n'est qu'un humble avis, je ne suis qu'à demi séduit par un film pour lequel je ne trouve aucun reproche précis à formuler, mais qui ne m'emballe pas comme peuvent le faire certains films (« Heat », « the way of the gun », « la 317 ème section », « black hawk down » et autres), aussi fidèles techniquement, mais avec ce quelque chose en plus qui fait que le cinéma est un art et non une technique d'instruction.

Olivier ROSSO

Crédits photos : EUROPACORP

